

Névea

par Xuan VINCENT, Ululo, sylphide, et Liry
(avec la contribution de wancyr)

1

Il y a bien longtemps, au royaume des mille et deux vallées, vivait un jeune pâtre prénommé Ophélis. Jusqu'à l'âge de dix ans, il vécut heureux avec ses parents et ses trois sœurs. Un matin, son père, un vaillant bûcheron, partit dans la montagne. Il voulait offrir à sa femme une névea, une très rare fleur couleur d'azur qui fleurit en bordure des névés. À la fin de l'hiver, un berger l'avait retrouvé raidi par le froid, une névea encore intacte dans la paume de sa main droite.

Depuis ce jour, la veuve, servante au château voisin, avait élevé de son mieux ses quatre enfants. Ophélis, son aîné, aimait pour l'égayer lui raconter de belles histoires. Ses contes faisaient aussi l'enchantement de toute la famille, ainsi que des gens du village lors des longues veillées hivernales.

Un jour, Berthel, le fidèle conseiller du roi, entendit parler d'un pâtre âgé d'à peine quinze ans qui surpassait, disait-on, le conteur attitré du souverain. Intrigué, il envoya un émissaire et apprit que le jeune homme participerait bientôt à la fête du solstice d'été de son village, sur la grand-place. Mandé par le roi, Berthel s'y rendit, déguisé en pèlerin. Durant toute la journée, l'on s'amusa, festoya et dansa. Le soir venu, un adolescent au regard vif et à la voix bien timbrée, imposa le silence. Avant la fin de la première histoire, le conseiller Berthel était convaincu : ce garçon ferait sensation à la cour !

Après que l'assistance se fût dispersée, Berthel suivit discrètement le jeune homme jusqu'à une chaumière, située à l'orée du village. Là, une femme au visage fatigué et pourtant jeune encore, fit entrer son fils.

Un instant plus tard Berthel frappa à la porte. A la grande surprise de la mère et du jeune homme, il se présenta comme étant le conseiller du roi et se répandit en éloges sur Ophélis. Il expliqua enfin que le souverain en personne l'avait envoyé chercher ce conteur renommé, afin de distraire la princesse Oléda qui se languissait au palais. La mère s'effraya à l'idée de voir partir son enfant à la cour mais en homme habile le conseiller sut la convaincre : son fils allait vers une brillante carrière au service du roi. Une croix en guise de signature, tracée par la mère d'Ophélis sur un parchemin, scella le destin du jeune homme.

Le lendemain matin, au lieu de conduire son troupeau de chèvres dans les prairies d'altitude, Ophélis voyagea en compagnie du conseiller jusqu'à la capitale, Sandanar. Dès son arrivée au palais, il fut l'objet des meilleurs soins : il fut vêtu des plus élégants habits, nourri des mets les plus délicats, son lit était d'un moelleux incomparable... Néanmoins, la princesse Oléda,

filles uniques des époux royaux, âgée de seize ans, s'impatientait : elle trouvait les histoires du vieil Hébiem ennuyeuses et attendait avidement celles du jeune Ophélis.

Le jour de la présentation officielle du jeune conteur approchait. Cependant, le médecin du roi avait une mauvaise nouvelle à lui communiquer : Ophélis, en dépit du bon traitement qui lui avait été réservé avait subitement perdu l'usage de la parole et restait inerte sur son lit. Cette annonce alarma le souverain qui en fit part aussitôt à sa fille, mais la princesse ne regretta que la perte des belles histoires que Berthel lui avait fait miroiter.

L'état d'Ophélis empirait malgré les remèdes administrés par les meilleurs médecins du royaume. Le roi, désespéré, se tourna vers son conseiller. Celui-ci, pour certains cas désespérés, croyait davantage au pouvoir des mots qu'aux potions des hommes de médecine et il lui recommanda... un enfant. Le petit Hululan avait à peine dix ans mais déjà il inventait des quantités d'histoires drôles dont certaines avaient sauvé de la mort des agonisants qui s'étaient subitement réveillés dans des crises de fou rire. Le roi lui demanda de faire venir au plus vite cet enfant.

2

Le gamin arriva au chevet du malade, où l'attendaient le roi Kadul le bon, la reine Aliza, le conseiller du roi et la jeune princesse Oléda. A la surprise générale l'enfant, un tout petit bonhomme roux aux yeux malicieux, ignorant le fauteuil qu'un domestique lui tendait, s'assit sur le lit et dévisageant tous ces gens à la mine endeuillée, éclata de rire. La princesse, amusée, lui demanda de lui dire un conte avec un beau prince charmant. L'enfant ne l'écouta pas, il courut vers un petit chien blanc resté aux pieds de la reine et s'amusa avec lui. Puis il s'approcha du lit du malade et commença son histoire :

« Les deux princes

« Il était une fois un pays de lacs, de montagnes et de plaines, gouverné par un roi, Ragondin l'Impuissant. Il vivait dans un immense château coloré qui s'élevait au bord d'une rivière. Toutes les nuits s'y déroulaient des fêtes pleines de musique, de danse et de chant, auxquelles venaient participer les princes, les ducs, les marquis les plus riches du royaume, et leurs femmes toutes plus belles les unes que les autres. Le roi avait tout pour être heureux. Mais il ne l'était pas. Car son épouse, Jeanne la Grosse, ne lui donnait pas de garçon. Chaque année, il avait une nouvelle fille.

Un matin de printemps, alors que Jeanne venait de mettre au monde une neuvième fille, son mari en eut assez et décida de convoquer Ernest le Libidineux, le plus célèbre médecin du royaume.

Celui-ci prit un air sérieux et affairé. Il demanda à examiner la reine. Il lui tâta la plante des pieds, les jambes, le ventre et les seins avec une attention et une précision médicales. Son verdict ne fut pas long à attendre : il faudrait qu'il renouvelle sa visite pour approfondir son examen.

Il revint le lendemain, accompagné de plusieurs de ses collègues. Ils prièrent le roi de sortir de la pièce. Après plusieurs heures consacrées à une réflexion intense, affalés sur de royaux canapés, ces messieurs conclurent doctement qu'il s'agissait d'une forme particulièrement acharnée d'une maladie tout à fait incurable. Ernest le Libidineux fit entrer Ragondin l'Impuissant et lui dit :

« Mon roi bien aimé, je dois vous avouer que notre science, si illustre soit-elle, est tout à fait inapte à soigner ce genre d'infection maligne. S'il existe un remède, seule une personne pourra vous le fournir : le sorcier noir des montagnes. »

Tous les docteurs acquiescèrent vigoureusement. Ils furent payés mille pièces d'or chacun, et disparurent.

Et le roi alla donc trouver le sorcier noir. Il vivait dans une forteresse de pierre noire, au milieu d'une forêt noire, sous un ciel noir. Quand le roi lui apprit son infortune, il lui tendit un minuscule flacon rempli d'une potion noire.

« Si ta femme le boit, dit-il, tu seras en mesure de lui donner un fils qui sera le plus beau, le plus brave, le plus fort qu'on n'ait jamais vu. »

Le roi rentra chez lui et il administra le breuvage à sa femme. Neuf mois plus tard, elle accoucha d'un jeune prince qui était déjà d'une beauté, d'une bravoure et d'une force exceptionnelles. Mais le soir même, un messager apporta une lettre au roi de la part du sorcier. En guise de paiement, il voulait que lui soient livrées les neuf princesses. Le roi n'y prit garde, il jeta la lettre au feu et n'y répondit pas. Maintenant qu'il avait un fils, quelle importance avait le sorcier noir ?

Quelque temps plus tard, dans une nuit noire, très noire, le sorcier pénétra dans le château du roi, se rendit dans la chambre du jeune prince, roula celui-ci dans une cape noire, et l'emporta. La colère du roi fut immense. Mais nul ne pouvait pénétrer dans la forteresse du sorcier noir. Elle était protégée par un terrible dragon noir, aux yeux et aux écailles noirs.

Cependant un prince d'une contrée voisine vint à passer par hasard à côté de la forteresse noire. Il s'était révolté contre son père qui voulait faire de lui un roi ennuyeux et bien élevé. Il fuyait son royaume et s'était engagé dans un périple sans fin le long des routes et des chemins, gagnant de quoi manger en chantant et en racontant des histoires.

Un matin, il se trouvait donc seul, dans la forêt noire qui entourait la forteresse noire, poussant la chansonnette pour son bon plaisir. Il entendit alors un bruit long, triste, profond. Un cri de douleur qui n'en finissait plus. C'était le dragon qui l'avait entendu et qui était terriblement ému. Cette chanson lui rappelait les berceuses de sa maman dragon quand il était petit.

Le prince troubadour s'avança alors vers la forteresse. Il tapa sur l'épaule du dragon, en larmes, et lui dit :

« Allez, tu t'en remettras, vieux ! »

Et il rentra dans le château. Il monta l'escalier noir de la plus haute des tours noires pour arriver à la chambre noire où était enfermé le plus beau, le plus brave et le plus fort des princes de tous les temps. Il ouvrit la porte et le trouva endormi. Ce fut immédiatement le coup de foudre. Il l'embrassa passionnément pour le réveiller.

« Je n'aurais pu rêver de plus charmant prince pour me délivrer ! s'écria le captif. »

Ils se marièrent et adoptèrent beaucoup d'enfants. »

* *

*

Une fois l'histoire achevée, un grand rire retentit dans la salle. C'était Ophélis, le visage écarlate, qui était pris d'un fou rire si communicatif que bientôt le roi, la reine et le conseiller se tinrent les côtes à leur tour. Seule la princesse Oléda boudait car le prince charmant du conte n'était pas celui qu'elle attendait. On crut le malade guéri et le roi remit à l'enfant son poids de bonbons, de guimauves et de chocolats. Mais à peine le gamin était-il parti, la bouche pleine de ses confiseries, qu'Ophélis retomba dans sa torpeur, au grand désespoir de la cour.

3

L'hiver arrivait à grands pas et le jeune Ophélis était toujours malade. Il ne parcourait même plus les quelques pas le séparant de la fenêtre et restait dans son lit, prostré. Le médecin du roi était formel : si l'on ne trouvait pas rapidement un remède pour le guérir, sa fin était imminente. Le souverain, désespéré, réunit aussitôt un conseil extraordinaire, afin de faire une dernière tentative pour le sauver. Après maintes discussions, qui n'aboutirent à rien d'intéressant, le roi apprit qu'une personne souhaitait le voir sans attendre. Un peu plus tard, une femme, vêtue d'une tunique ornée de perles multicolores, de la vallée de Sabar, se présenta au palais. Elle dit avoir quelque talent de conteuse et pouvoir guérir le malade. Fatigué par tous ces bavardages stériles, le roi se mit à croire à un miracle et l'invita à raconter son histoire. La femme, une certaine Sylphyne, après avoir pris son temps comme il se doit avant d'introduire son récit, commença son conte :

« La princesse Lotus

- Bonjour, jeune conteur. Le roi m'a fait mander pour vous être agréable. Si vous le désirez, et je le crois, je vais vous conter une belle histoire qui je pense vous redonnera la joie et le dynamisme. Puis-je m'asseoir ?

Le jeune conteur resta muet, impassible. La conteuse s'assit alors sur un pouf grenat orné de soie précieuse, mais pas trop près de lui cependant pour pouvoir vérifier ses expressions, si celles-ci venaient à changer.

- J'ai retrouvé ce conte ancien que m'avait raconté mon grand-père lorsque j'étais encore une enfant. Il vient d'Orient et je crois que l'histoire vous plaira. Elle s'intitule : « La princesse Lotus ».

Le jeune homme ne cilla pas, imperturbable. Alors Sylphyne commença son récit.

« - Il était une fois, au fin fond de l'Orient, une douce et jolie princesse qui se nommait Lotus. Alors qu'elle s'ennuyait dans son palais doré, elle décida de sentir les parfums de la roseraie. Celle-ci avait été spécialement ramenée d'Europe et replantée à son intention, avec d'extrêmes précautions. Les roses étaient d'une beauté insaisissable, tout comme la jeune princesse qui était brune, aux yeux d'ébène délicieusement malicieux. Sa peau de velours respirait la santé. Elle venait tout juste d'avoir ses seize printemps mais son corps avait déjà la grâce d'une reine.

Soudain, un papillon aux jolies ailes irisées vint se poser sur son épaule et lui dit :

« Aujourd'hui, Princesse Lotus, je vais réaliser votre rêve. Demandez-moi ce que vous désirez et votre souhait sera exaucé. Mais seulement un seul. »

Surprise, la princesse Lotus fit tomber la rose aux couleurs tendres qu'elle tenait dans sa main.

- Alors, ma belle princesse, avez-vous réfléchi à ce qui vous ferait plaisir ?

- Oh ! Oui... En fait, joli papillon, je n'ai besoin que d'un souhait : je voudrais un prince. Un beau prince, courageux et juste, aimant et serviable, bien né et surtout désintéressé. Qu'il m'honore ainsi que ma famille, et que nous soyons plus tard réunis à jamais, que nous ayons un beau château, et...

- C'est tout, jeune princesse Lotus ?

- Oui, joli papillon, c'est cela. Il me suffit d'avoir quelqu'un à mes côtés qui puisse me divertir, et, surtout, m'aimer.

- Bien, jeune princesse. Mais tout cela réuni fait que les vœux se multiplient, alors que je vous avais précisé « Un seul vœu » !

La princesse réfléchit, se saisit de la rose restée à terre et s'avança vers le petit lac qui se moirait aux rayons du soleil et baigna sa main dans l'eau fraîche.

- Je crois, joli papillon, que je désire seulement un prince aimant.

- Voilà qui est plus raisonnable. Ce soir, aux douze coups de minuit, le beau prince sera dans votre château.

- Et comment le reconnaîtrai-je ?

- Lui vous reconnaîtra, jeune princesse.

Ce soir-là au souper, la reine et le roi remarquèrent que leur fille ne disait mot et qu'elle était absorbée dans ses pensées. La princesse demanda l'autorisation de se retirer dans ses appartements, ce qui lui fut octroyé.

Impatiente à l'idée de voir son beau prince, la princesse se rendit dans sa chambre au grand lit à baldaquin orné de broderies d'or, aux motifs de roses aux tons pastel.

Elle prit un livre pour se calmer, mais n'arriva pas à se concentrer. Alors, elle s'approcha de la petite cage où son minivet, un joli petit oiseau au plumage rouge et jaune, se trouvait et se mit à lui parler.

- Je peux te dire un secret, car je sais tu ne le dévoileras pas. Mon prince va venir à minuit. Ne trouves-tu pas cela extraordinaire ? Je me demande comment il sera habillé, s'il sera beau, grand et fort. J'espère surtout qu'il ne sera pas trop âgé. Car toutes les princesses qui se sont mariées ont eu des maris plus vieux les uns que les autres...

Elle se mit à bâiller, s'étira et s'allongea toute habillée. Elle ferma les yeux et se mit à rêver au beau prince. Le petit oiseau voletait, excité lui aussi. Tirée de ses pensées, la princesse se leva et vint humer le parfum de la fleur qu'elle avait cueillie dans la roseraie. Par mégarde, elle se piqua le doigt. Une petite goutte de sang tomba sur le sol. À ce moment précis, un rayon de lune traversa la pièce et éclaira la chambre de la jeune princesse. Dans un éblouissement, apparut devant elle, un beau jeune homme, les yeux bleus d'azur aux cheveux bruns mi-longs, légèrement ondulés. Il était habillé d'un saroual et d'une tunique de soie brodée de couleur des nuages.

Il lui sourit... Elle lui rendit son sourire. Ils se tinrent par la main. Leurs yeux se noyèrent. Ils s'enlacèrent sans rien dire. Le bonheur était entré dans leur cœur ! Pour toujours ! »

* *

*

A la fin de l'histoire de Sylphyne, le jeune malade sembla aller mieux. Une lueur fut perçue dans son regard. Un instant, on crut même qu'il était sur le point de pleurer, sans doute ému par l'histoire de la conteuse. Mais bien vite Ophélis retomba dans sa torpeur malade. Le cœur gros, le roi récompensa néanmoins Sylphyne, celle-ci repartit dans sa vallée chargée d'une malle remplie de belles étoffes.

Le lendemain arriva au palais Lériha, la sœur cadette de la reine. Cette jeune femme, toujours de noir vêtue, aimait depuis toute petite effrayer son entourage; on disait même qu'elle

pratiquait à l'occasion la magie noire. C'est d'ailleurs pour ces raisons, en dépit de sa joliesse, que le roi avait préféré épouser son aînée, la douce Aliza. Les deux soeurs ne s'étaient pas vues depuis plusieurs saisons, aussi le roi s'étonna de sa visite. Leriha lui expliqua qu'elle avait appris qu'un jeune homme de sa cour était mourant et elle avait vu dans les entrailles d'une chouette que seule un grand frayer le sauverait. Quoique sceptique, le roi invita sa belle-sœur à raconter son histoire. Leriha vint au chevet du malade, et après avoir fait d'étranges signes, débuta son récit :

« Les trois trésors du domaine des fées

« Loin dans le grand Nord, par-delà les océans, s'élèvent les montagnes de diamants. Dans leur ombre bienveillante s'étendaient autrefois deux royaumes prospères. Deux Etats que l'avidité de leurs rois avait fini par faire plonger dans la plus horrible des guerres...

Un jour, par une nuit de pleine lune, l'un des deux souverains se perdit dans une vaste forêt. Ne sachant trop que faire, le sombre monarque s'aventura jusqu'en son cœur. Et ce fut là qu'il les découvrit, elles et leur magie. Subjugué par le spectacle des fées, il voulut les approcher. Mais l'une d'entre-elles lui fit barrage avant de lui souffler d'une voix douce :

- Toi qui a découvert le secret de l'entrée du monde des fées, que leur demandes-tu ?

Le roi réfléchit mais préféra garder le silence. Aussi, la fée plongea ses yeux dans les siens.

- Que crains-tu donc, roi ? Hors de leur domaine, les fées sont bienveillantes pour les humains. Et puisque tu cherches la force, la richesse et le pouvoir, je te les donnerai. Il te faudra toutefois auparavant franchir la porte menant à notre monde et prendre ces trois trésors de tes propres mains.

Sur ces derniers mots, elle disparut, laissant le souverain seul, au beau milieu des arbres magiques. Ces arbres qui appartiennent à mon royaume et non au leur... sourit cruellement le roi avant de rejoindre ses soldats.

Ainsi passèrent les années sans que le souverain n'osât jamais pénétrer dans le domaine des fées. Ce qui ne l'empêcha pas de faire abattre chaque sapin jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un. Car, au fond de lui, le roi conservait toujours l'espoir de triompher. Jusqu'à ce qu'un matin, acculé, il n'eut plus d'autre choix que de se hâter à récupérer enfin les trois trésors. Mais pour cela il lui fallait mander un messenger. Et cette personne unique, il l'avait trouvée. De part le monde courait un mercenaire, un homme affreux, au corps marqué des traces de ses innombrables combats. Un guerrier à la réputation à la hauteur de sa laideur, sans maître, indomptable et indompté, mais qu'à force de ruses, le roi avait fini par faire plier.

Et c'est ainsi que la quête du mercenaire débuta. Une longue et cruelle errance dans un paysage unique, baigné d'horreur et de magie, celui du mystérieux Domaine des Fées. Avant lui, bien peu d'hommes s'étaient risqués à franchir la porte de leur domaine, et de tous, il était le premier à avoir trouvé la terrible énigme de la fée aux yeux de serpent, la gardienne des lieux. Au pays des fées, la beauté et la cruauté se succédaient sans cesse. Tantôt une fée au

doux sourire venait le charmer et le distraire de son but, la recherche des trois trésors... Tantôt un ennemi féroce lui barrait le chemin et il ne devait son salut qu'à sa force légendaire...

Et le temps devint son ennemi. L'homme avançait toujours, au rythme des battements de son cœur. Au moins, ainsi, savait-il qu'il était encore en vie. Car tout autour de lui il n'y avait plus rien, plus la moindre trace de vie. Rien que le désert infini et lui. Jour après jour, nuit après nuit, il avançait. Il avait beau lutter, il se sentait sombrer. Puis vint le désespoir et il se laissa abattre. Son épée glissa et il se retrouva sans arme. Il approchait lentement mais inexorablement de sa fin. Les fées ne sont pourtant pas mauvaises, alors pourquoi ? furent ses dernières pensées tandis que ses yeux se fermaient...

C'est alors qu'il entendit un rire qu'il aurait reconnu entre mille. « Mais comment se peut-il, aurais-je échoué ? » Ouvrant les yeux, il regarda autour de lui. L'azur apparut enfin et, se penchant, il vit une terre en contrebas, si lointaine qu'il crut un instant se trouver en plein ciel. Puis, il sentit quelque chose lui piquer la plante des pieds. Et quelle ne fut sa surprise lorsqu'il en découvrit la responsable, une branche aux fines aiguilles. « Ainsi, je me trouverais au sommet d'un arbre cosmique ? » Et le désormais vieil homme se laissa glisser le long du tronc, s'empressant de rejoindre l'origine de ce rire.

- Bienvenue à toi, mercenaire... fit soudain une voix féminine. Es-tu venu le ramener ?

L'ancêtre ne put répondre à la fée. S'emparant de l'enfant - apparu comme par enchantement sous les yeux incrédules du vieil homme - son seul et unique fils, né quelques années auparavant de ses amours avec une jeune nymphe - il l'emmena avec lui, loin du domaine des fées. Les trois trésors, le vieux mercenaire ne savait plus comment il les avait trouvés mais à présent peu lui importait, il avait retrouvé son cher fils... Malheureusement, le vieillard n'eut guère le temps de profiter de son bonheur : soudain une ombre lui tomba dessus, le projetant avec violence sur le sol. Et avant qu'il ne se reprenne, le roi, perfide, lui déroba les trois trésors, abandonnant le vieil homme et son fils sans un remord, dans la noirceur de la nuit tombante.

Le guerrier se sentait mourir et serra son fils contre lui. Il espérait encore survivre jusqu'à ce que le petit ait une nouvelle famille. Il tenta de se redresser, lorsque le sol se mit à trembler, le faisant de nouveau choir, face contre terre. Puis, ce furent des cris terrifiants qui transpercèrent les ténèbres. Deux cris en provenance des deux châteaux rivaux. Mais le mercenaire ne pouvait s'en soucier car le sol tremblait encore, se soulevant au rythme d'un chant infernal, le ballottant de tout côté avant qu'enfin des pointes vertes en jaillissent. L'homme eut tout juste le temps d'éviter un coup mortel et se recroquevilla sur l'enfant, fermant les yeux, jusqu'à ce qu'un silence inquiétant ne vienne les envelopper. Alors une voix féminine retentit :

- Tout est fini maintenant, mon roi...

- Je ? Moi ? Un roi... ? fut tout ce que le mercenaire put articuler avant que la fée ne s'évanouisse, un bien inquiétant sourire sur les lèvres, à glacer les sangs. « Reste à savoir ce que sera ton royaume... » fut ce qu'on pouvait y deviner.

Le lendemain matin, le mercenaire s'éveilla, son fils encore endormi à ses côtés. Un miroir royal se trouvait disposé juste devant eux. L'homme s'en approcha avec méfiance et bien mal lui en prit. Car, à peine s'y était-il miré que des profondeurs de la forêt s'échappèrent les pires

clameurs, avant que les ténèbres féeriques ne les enveloppent tous, noyant à tout jamais les deux royaumes. »

* *

*

A ces mots, un grand cri – un cri d’effroi - se fit entendre dans la salle : c’était le jeune Ophélis qui se réveillait de sa torpeur. Il avait regardé un instant la conteuse, l’œil hagard et s’était réfugié sous sa couche ; on l’y retira, encore tremblant. Le visage du roi s’éclaira d’un large sourire, son jeune conteur était enfin guéri ! L’on organisa un grand banquet, où Lériha voulut raconter de nouvelles histoires, plus effrayantes les unes que les autres. On la pria d’attendre que le jeune Ophélis raconte enfin sa première histoire auprès de la cour, toute entière réunie pour la circonstance. Mais le jeune homme, peu habitué à la boisson, s’était endormi après quelques coupes d’hydromel et ronflait doucement à côté de la princesse.

L’histoire aurait pu s’arrêter là. Malheureusement il advint qu’Ophélis ne se réveilla pas de son sommeil. Les jours passant, la médecine royale s’étant montrée impuissante, une messe fut dite pour le mourant, et ce, jusqu’au village le plus reculé du royaume.

Un matin, arriva au palais une toute jeune fille, qui demandait une audience auprès du roi ; elle venait de la vallée du jeune conteur pour le guérir et pensait être la dernière personne qui puisse le sauver. Le roi, désespéré, accepta de la recevoir. La jeune fille, une villageoise prénommée Carlinna, pauvrement vêtue mais gracieuse, lui dit qu’elle saurait remettre sur pied Ophélis. Mais à une condition, elle devait rester seule avec lui et nul ne devrait la déranger, jusqu’à sa sortie de l’enceinte du palais.

Le roi, bien que surpris, accéda à sa requête et pria son entourage de quitter la chambre du malade. Incrédule, il vit ensuite sortir Carlinna en compagnie du jeune conteur. Ce dernier lui tenait tendrement la main et son regard avait changé, il était comme transfiguré. Les deux jeunes gens passèrent devant le roi, en lui faisant un signe amical de la main. Avant qu’ils ne franchissent le seuil, le roi aperçut à la boutonnière du jeune Ophélis, une névea, cette très rare fleur des montagnes, que seuls les plus audacieux se risquaient à ramener, pour la personne aimée.

Depuis ce jour, l’on n’entendit plus parler à la cour d’Ophélis et de la mystérieuse jeune fille qui l’avait tiré d’une mort certaine. Le roi Kadul le bon, heureux de voir son jeune conteur enfin guéri, n’avait pas cherché à retenir les deux jeunes gens. La princesse Oléda en revanche regretta longtemps l’absence d’Ophélis et ne voulut plus entendre parler de conteur au palais. L’histoire retint qu’Ophélis, bien que n’ayant jamais été entendu à la cour du roi, pourrait bien avoir été le plus grand conteur du royaume des mille et deux vallées.

* *

*

Conte écrit sur une idée de Xuan VINCENT, avec la collaboration, par ordre d'apparition dans le récit, d'Ululo (premier du roi Ragondin l'impuissant), de sylphide (conte de la princesse Lotus) et de Liry (conte « Les trois trésors du domaine des fées ») ; wancys a participé à la correction du texte.

*Copyright 2010 Xuan VINCENT, Ululo, sylphide, Liry et wancys
Reproduction interdite sans l'accord des auteurs*